

tête-à-tête, tout annonça clairement que le jeune homme était admis à faire régulièrement sa cour. Enfin un jour vint,—ce fut au commencement de mai,—où madame de Combaleu, plus couperosée que de coutume, se présenta chez madame de Frémeuse et lui tint ce langage :

—Chère dame, je connais toute votre bonne affection pour moi et les miens, et j'ai voulu que vous fussiez instruite la première de l'heureux événement qui va se passer dans ma famille.... Mon fils épouse ma chère nièce Marianne.

Madame de Frémeuse laissa échapper un petit cri de joie :

—Ah ! dit-elle, permettez-moi de vous embrasser, chère amie.... Vous ne pouviez rien m'apprendre qui me fût plus agréable !

Et elles s'embrassèrent avec tout le plaisir qu'on peut imaginer.

—Personne mieux que vous, chère amie, reprit alors madame de Combaleu, ne peut comprendre ma satisfaction ; car, vous aussi, vous avez un fils.... que vous désirez certainement marier... Vous savez combien la tâche est difficile, et combien on doit se féliciter d'y avoir réussi.

—Ma chère, riposta madame de Frémeuse, ne m'en parlez pas.... J'ai le malheur d'avoir pour fils un parfait galant homme qui ne consentirait jamais à tenir sa fortune de sa femme !.... Cela lui a fait manquer d'excellentes occasions.

—On ne peut pas tout avoir, chère amie, dit madame de Combaleu.... Vous avez pour fils un phénix.... c'est très heureux.... Mais vous savez que le phénix est un oiseau qui ne se marie pas !.... Bonjour, chère.... je vais maintenant chez le curé.... mais j'ai voulu commencer par vous !

Madame de Frémeuse la remercia encore une fois de sa bonté particulière, et elles se quittèrent les meilleures amies du monde.

Ce ne fut pas sans un peu de malignité triomphante que madame de Frémeuse envoya le jour même à son fils la nouvelle, désormais officielle, du prochain mariage de madame de La Pavé avec son cousin. Le lecteur a déjà compris que la mère de Maurice, par une de ces contradictions très humaines que font naître dans le cœur les luttes de la raison et de la passion, ne pouvait s'empêcher d'approuver et de blâmer à la fois la conduite de son fils. Elle appréciait ses principes d'honneur et de délicatesse, elle en était fière ; mais en même temps elle y trouvait un peu d'excès, et elle s'irritait secrètement contre ces principes mêmes qui contrariaient ses ambitions maternelles. Sous le coup du désappointement définitif qu'elle venait d'éprouver, elle lâcha un peu la bride à son humeur :

—“ Tu vois, cher enfant, écrivait-elle à Maurice, que ton ancienne idole s'est parfaitement moquée de toi avec ses explosions de grands sentiments.... Je ne voudrais pas dire que ta délicatesse a été une duperie ; mais je ne puis pourtant pas me dissimuler qu'elle a eu pour résultat le triomphe de l'horrible Combaleu et le mariage indigne de Marianne : au lieu d'épouser un homme de mérite et un honnête homme, elle va épouser un mauvais drôle qui la dépravera et qui la ruinera par-dessus le marché.... Franchement, je ne vois pas ce que l'ombre de Robert y aura gagné !”

Ne recevant pas de réponse à sa lettre, madame de Frémeuse en conclut simplement que son fils, un peu dépité et confus de voir ses illusions trompées, préférerait

garder le silence sur un sujet qui lui était pénible. Elle ne supposa pas un instant que la nouvelle de ce mariage eût pu lui causer une autre souffrance qu'une légère souffrance d'amour-propre. Il y avait alors près d'une année que Maurice avait quitté le pays ; dans cet intervalle, elle avait passé quelques semaines auprès de lui, à Rennes ; elle avait reçu de lui nombre de lettres, et rien dans son langage ni dans sa correspondance n'avait pu lui faire croire qu'il conservât à l'égard de la veuve de Robert un autre sentiment que celui d'une froide et respectueuse curiosité.

Une dizaine de jours plus tard, la comtesse de Frémeuse travaillait à l'aiguille dans son salon quand un bruit de chevaux sur le pavé de la cour lui fit mettre la tête à la fenêtre. Elle sentit un coup au cœur en reconnaissant son fils, suivi de son ordonnance. Elle comprit confusément que cette arrivée soudaine était la réponse à sa lettre et qu'une telle résolution de la part de son fils pouvait contenir de très graves conséquences.

Maurice entra au même instant, le sourire aux lèvres, mais fort pâle. Elle s'était précipitée au-devant de lui, et, l'arrêtant de ses deux mains au moment où il voulait l'embrasser :

—Toi ! s'écria-t-elle. Que viens-tu faire ici ?

—Me reposer, ma mère. J'ai été mal portant, fatigué depuis quelque temps.... Ma blessure à la tête m'a fait souffrir.... On m'a recommandé le repos et l'air de la campagne. Ayant abrégé mon congé l'an dernier, j'ai pu facilement en obtenir un nouveau et me voilà.

—Maurice, dit-elle en le regardant toujours dans les yeux, tu essayes encore de me tromper ?

Il se mit à rire, embrassa sa mère malgré elle et, la faisant asseoir près de lui :

—Ma chère mère, lui dit-il, je vous devine. Vous croyez que j'arrive ici pour troubler tragiquement les noces de notre voisine, comme dans *Lucie de Lammermoor*, et que je vais pourfendre Edgard... Gérard... Comment s'appelle-t-il ?... Voyons, ne me croyez donc pas si méchant ni si ridicule.... Je mentirais cependant, poursuivit-il avec une sorte de hauteur, si je disais que ce mariage,—un peu hâtif,—n'a pas contribué à déterminer ma demande de congé. Il y a des choses vraiment qu'on ne peut pas laisser passer sans une protestation,—tout au moins silencieuse. Madame de La Pavé se remarie, elle est libre. Mais Robert lui a dit par ma bouche que si jamais elle arrivait, elle verrait son spectre. Eh bien ! ce spectre, ce sera moi ! C'est un dernier devoir que j'ai à remplir envers mon ami, et je le remplirai. Je lui imposerai donc ma présence, mais rien de plus. Ne craignez ni éclat ni scandale ; je ne suis pas fou, et je suis fier, vous le savez bien !.... Comptez donc sur moi !

Il vit que sa mère essayait une larme sans répondre :

—Ma chère mère, reprit-il tendrement, que faut-il donc dire ou faire pour vous rassurer ? Voulez-vous que je vous promette de ne pas aller chez madame de La Pavé sans vous ? Serez-vous plus tranquille ?

—Un peu, murmura la vieille dame à travers ses pleurs.

—Eh bien ! je vous le promets.

Chose étrange, ce fut madame de Frémeuse, qui, deux ou trois jours plus tard, pressa son fils d'aller faire une visite au château. Puisqu'elle ne pouvait empêcher la rencontre, il lui semblait qu'elle serait moins tourmentée quand la glace serait rompue, et que les relations nouvelles entre Maurice et madame de La Pavé auraient